

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA
GAZETTE DES FAMILLES

CANADIENNES ET ACADIENNES

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Recommandée par Nos Seigneurs

*L'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, Ottawa,
Rimouski et des Trois-Rivières.*

VOL. VI.

PAR

L'Abbé F. Bélanger

ET

L'Abbé L. Provancher.

QUÉBEC

DE L'IMPRIMERIE DE LÉGER BROUSSEAU,
7, Rue Buade.

1875.

LA

GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 6. Québec, Novembre, 1874. No. 1.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ FERDINAND BÉLANGER.

SOMMAIRE :

Préface du nouveau rédacteur—Devoirs des enfants envers leurs parents—Conversion d'une reine au catholicisme—Sacre de Mgr Racine—Sacre de Mgr Duhamel—La dernière espérance du monde—Comment on traverse les déserts de l'Arabie : voyage auquel le rédacteur a pris part lui-même—Des miracles ! Y en a-t-il encore ?—Mgr Racine assiste et prêche pour la première fois à la grand'messe à Sherbrooke—Notre Saint-Père le Pape, Pie IX—Noces d'or du Rév. M. Louis Poulin.

NOTRE PUBLICATION.

Avec la permission et l'agrément de M. l'abbé Leclerc, qui, pour des raisons de santé, avait à son grand regret, interrompu la publication si utile de la *Gazette des Familles*, nous nous proposons de continuer cette œuvre méritoire. C'est à la demande et aux prières instantes d'un grand nombre de membres du clergé et de respectables laïques que nous avons pris cette détermination. Nous ferons tous nos efforts pour rendre cette

petite gazette aussi intéressante qu'elle l'a été par le passé.

Pour y réussir, nous comptons sur les sympathies et les encouragements de nos confrères surtout. Les conditions de l'abonnement resteront les mêmes qu'auparavant. Nous espérons que nos abonnés par leur ponctualité, épargneront à notre frêle nacelle tous dangers de péril et de naufrage.

Il nous a été donné de voyager beaucoup dans le cours de notre vie. Nous avons parcouru et l'Amérique et l'Europe, et l'Afrique et l'Asie, de sorte qu'il nous sera facile de raconter à nos lecteurs plus d'un trait, qui sera de nature à leur faire plaisir. On aime généralement beaucoup à entendre parler de voyages et de pays étrangers.

Eh, bien ! si nos abonnés veulent nous prêter main forte, pour que nous réussions dans notre entreprise, nous leur promettons de leur parler souvent de Paris et de ses mille et une merveilles, de Rome, de ses Papes et de ses magnifiques églises, de Jérusalem et du Calvaire, que nous avons foulé de nos propres pieds et contemplé de nos propres yeux, et de beaucoup d'autres choses, qui les intéresseront en même temps qu'elles les instruiront. Dès aujourd'hui nous donnerons à nos lecteurs le récit de la manière, dont on s'y prend, pour faire la traversée des

déserts. Nous leur ferons part de ce qui nous y est arrivé à nous-mêmes en l'année 1845, lorsque nous nous rendîmes du Caire, la capitale de l'Égypte, à Jérusalem, en passant par les déserts du Mont Sinaï, où nous eûmes à voyager pendant 34 jours, avant de pouvoir porter nos regards sur les campagnes montagneuses de la Palestine Méridionale.

A V I S .

Ceux qui ne voudront pas garder la gazette sont priés de la renvoyer immédiatement. Ils auront la bonté d'écrire sur le dos de la copie, qui leur a été envoyée : *Refusé, avec leurs noms, ainsi que celui du lieu où ils demeurent.*

Ceux qui ne se conformeront pas à cet arrangement, seront justement censés vouloir devenir souscripteurs.

—Nous prenons la grande liberté d'adresser notre feuille à nos amis et connaissances, qui n'y ont pas encore souscrit. Nous le faisons pour deux motifs : celui d'être utile à leurs familles et à leurs enfants, s'ils n'ont pas eux-mêmes le temps de la lire, puis celui de leur fournir une occasion de nous aider de leur concours dans notre nouvelle entreprise.

—Toutes lettres et argent, concernant la gazette, devront se remettre au Rédacteur-Propriétaire, à Québec.

—Nous adressons notre feuille aussi à plusieurs autres journaux dans l'attente d'une fraternelle échange de leur part.

Les conditions de l'abonnement sont les mêmes que par le passé : un écu par année, plus 10 centins pour le postage que nous avons à payer nous-même d'avance—le tout payable d'avance invariablement. Nous ne refusons pas cependant le privilège, accordé par M. l'abbé Leclerc, aux paroisses de la campagne, où plus de 6 copies de la gazette sont expédiées dans un même paquet.

—000—

Entretien sur la Famille.

DEVOIRS DES ENFANTS A L'ÉGARD DE LEURS PARENTS.

Dans le dernier numéro de la *Gazette*, le Révérend Monsieur Leclerc avait mis fin à la question des devoirs des parents envers leurs enfants. Nous continuerons maintenant de notre mieux à traiter des devoirs des enfants envers leurs parents. Ceci nous amènera à parler des devoirs des inférieurs envers leurs supérieurs, et aussi des devoirs des sujets envers les chefs des pays où ils demeurent, quelques soient d'ailleurs les noms que portent ces chefs, Rois, Empereurs ou Présidents. Il se présentera à nous plus d'une question d'un intérêt bien pratique. Nous tâcherons d'y répondre en

tenant nos regards toujours fixés sur les enseignements de la saine doctrine. S'il nous arrive de trébucher quelquefois, nous espérons, avec la grâce de Dieu, qu'il ne nous sera pas difficile de nous relever et de reprendre la vraie route, que nous n'aurions jamais dû quitter.

Entrons en matière. Les devoirs des enfants envers leurs parents se rapportent en général au *respect*, à *l'amour* et à *l'obéissance* qu'ils doivent aux auteurs de leurs jours.

Parlons d'abord du respect ou de l'honneur que les enfants doivent à leurs parents.

Pourquoi les enfants sont-ils obligés d'honorer et de respecter leurs parents plus que les autres ? Parceque les parents tiennent auprès de leurs enfants la place de Dieu. La haute prérogative des parents, d'être pour leurs enfants les représentants de Dieu, est proprement le fondement et la source de tous les devoirs des enfants. La raison, aussi bien que la foi, prouve invariablement que les parents sont véritablement en possession de cette haute prérogative. La raison et la foi enseignent d'une voix unanime que Dieu gouverne d'une manière invisible toute la société et chaque famille en particulier, qu'il conduit et dirige ces derniers encore d'une manière visible par le moyen des parents, qu'il revêt pour cette fin d'une portion de sa dignité et de sa majesté.

C'est pour cela que Jésus-Christ dit dans St. Mathieu, 23, 9 : " Vous n'avez qu'un Père, qui est dans le ciel ". Ce nom ne convient aux autres qu'en tant qu'ils sont les représentants de Dieu, d'où vient toute paternité et sur la terre et dans le ciel. Eph. 3, 15.

Ce que nous venons de dire est le fondement du respect que les enfants doivent à leurs parents. Car de même qu'un Roi de la terre désire que, par considération pour lui, on rende aussi honneur et respect à ses employés et à ses représentants ; ainsi Dieu, le Roi du genre humain, exige que nous rendions honneur convenable à ceux, qu'il a choisis pour être ses représentants, aux pères et aux mères auxquels il a confié ce soin dans la famille.

C'est pour cela, comme le dit un Père de l'Eglise, que personne ne peut manquer de respect à ses parents, sans en même temps manquer de respect à Dieu. C'est encore pour cela que l'Ecriture Sainte dit que Dieu veut que les enfants honorent leur père, et veut et soutient l'autorité de la mère au dessus des enfants. De là le commandement que Dieu nous a donné : "Tu honoreras ton père et ta mère" Qu'on le remarque bien, Dieu ne dit pas : "Tu aimeras tes parents", mais bien, "tu les honoreras", L'amour, nous le devons à tous les hommes ; mais à nos parents, nous devons de plus *honneur et respect*, parceque, comme représentants de Dieu pour nous, ils sont placés, plus haut que nous.

Plût au ciel que ces enseignements fussent mieux compris en ces jours d'indépendance générale, où de toutes parts on s'efforce de secouer le joug de l'autorité, quelque soit le nom qu'elle porte ; où chacun veut se gouverner lui-même et ne reconnaître aucun supérieur au dessus de lui. Ah ! jeunes lecteurs, qui peut-être lirez ces lignes, ne mêlez pas vos voix, vous

aussi, à ce *non serviam* universel, qui retentit maintenant d'un bout du monde à l'autre. Rappelez-vous que ces cris ne sont que l'écho, qui répète le refus déraisonnable de Lucifer, lorsqu'au haut des cieux il s'obstina à nier honneur et obéissance au Père, de qui il avait tout reçu.

Oui, quel que soit le rang que vous occupiez sur cette terre, n'oubliez jamais ce que vous devez aux auteurs de vos jours, fussent-ils même pauvres ou affligés d'une manière quelconque. Imitiez plutôt l'exemple du Roi Alfonse de Léon en Espagne, qui se distingua toujours surtout par le grand respect qu'il montra à son père Ferdinand II ; qui, de son vivant même, avait placé entre les mains de son fils son trône et sa couronne. Chaque fois que ce fils respectueux s'éloignait de son palais, il ne manquait jamais de demander à genoux à son père de le bénir, et lorsqu'il revenait à sa demeure royale, sa première démarche était d'aller saluer l'auteur de ses jours. Il arriva que ce noble prince remporta une victoire éclatante contre les ennemis de son royaume et du nom chrétien, c'est-à-dire contre les Maures, peuple venu de l'Arabie et très-attaché au faux prophète Mahomet.

A cette nouvelle le Père, quoique affaibli par l'âge et courbé sous le poids des années, se fit conduire sur une litière à la rencontre de son fils bien-aimée, maintenant couvert de gloire, afin de lui souhaiter avant tout autre paix et bonheur. A peine Alfonse eût-il aperçu son vieux père, qu'il descend de cheval, tout rayonnant de joie, se jette dans ses bras et continue

à marcher respectueusement à côté de la litière de Ferdinand II. En vain le vieillard fait-il à son fils des représentations pour lui faire entendre qu'il ne convient pas que lui, le Roi d'Espagne, aille à pied; pendant que toute sa suite est à cheval. Le généreux et noble fils répond à son père. "Permettez-le, mon père, permettez-le; ceux-ci ne sont pas vos fils!" Alfonso ne voulut pas se priver de l'honneur d'accompagner son père à pied jusqu'à son palais, et arrivé là, de le prendre dans ses bras pour le porter lui-même jusque dans ses appartements.

Ces mots "*honore ton père, etc., etc.*" contiennent la somme des devoirs des enfants. Car celui qui honore véritablement ses parents, doit les aimer aussi et leur rendre l'obéissance, qui leur est due. Les payens mêmes semblent quelquefois comprendre cette vérité, mieux qu'un certain nombre de personnes, qui croient cependant occuper un degré bien élevé dans l'échelle de la vraie civilisation.

Ecoutez, jeunes lecteurs, le trait suivant. Il vous fera comprendre combien les payens, et surtout les Chinois, honorent, respectent hautement leurs parents, combien ils ont en horreur et punissent les enfants qui oublient ce qu'ils doivent aux auteurs de leurs jours. Le fait que nous allons vous raconter arriva dans le 18^e siècle, et fut publié par les missionnaires Catholiques de la Chine dans ce temps-là.—Une personne remarquable de Pékin, la Capital de la Chine, avait donné sa fille en mariage à un citoyen de la même ville, appelé Hanki. Après les fêtes de noces, la mère fit un voyage à la ville

de Nankin, où elle vint en contact avec plusieurs chrétiens, nouvellement convertis, et par leur entremise eut le bonheur de venir à la connaissance de la doctrine sainte de Jésus-Christ et de l'embrasser. Elle se fit baptiser, et raconta à sa fille et à son gendre Hamki, comment elle était devenue chrétienne. Sa fille hors d'elle-même de désespoir et de rage, inonda sa pauvre mère d'un déluge de reproches et de moqueries les plus amères, et finit par la chasser de sa demeure. Le premier magistrat de la ville, ayant entendu parler de ce crime, fit aussitôt conduire Hamki et sa femme en prison, et leur dit que leur conduite était trop monstrueuse, pour qu'il lui fût possible de la punir comme elle le méritait : que l'Empereur lui-même était le seul qui pût se prononcer dans une affaire aussi extraordinaire. Immédiatement un officier public fut expédié vers l'Empereur avec le compte-rendu du crime qui avait été commis. L'empereur se trouvait alors fort loin de sa capitale. Il s'était rendu en Tartarie, et était sur le point, selon les usages de ce pays, d'entreprendre une grande chasse à la tête d'un grand nombre de suivants, lorsque l'envoyé parut devant lui, et lui présenta l'écrit dont il avait été chargé. « Afin de n'avoir pas trop longtemps à attendre, l'Empereur lui demanda de lui raconter de vive voix, ce que contenait sa dépêche.

Aussitôt qu'il en eût appris le contenu, le prince s'écria avec un accent de terreur et de chagrin : « Ah ! Dieu du Ciel et de la terre ! quel crime ai-je donc pu commettre pour que, dans mon royaume, pour que sous mon règne, un tel forfait ait été jamais commis ? »

Aussitôt il donne ordre de mettre fin à la chasse, se retire dans l'intérieur de ses appartements, assemble le lendemain le plus haut tribunal de la justice, et confirme la sentence prononcée par les juges.

Pendant ces entrefaites, la malheureuse mère, qui n'avait à s'attendre pour sa fille et son gendre qu'à la punition la plus sévère, sans faire attention aux mauvais traitements qu'elle avait eu à endurer de leur part, se dirige vers les missionnaires, qui étaient alors en grand honneur à la cour, afin d'obtenir par leur entremise un adoucissement à la terrible sentence qui avait été prononcée.

Les efforts bienveillants des missionnaires ne purent bannir toute crainte et appréhension de son cœur maternel. L'envoyé, étant enfin arrivé après une longue absence, elle se rendit auprès de lui et se jeta à ses pieds, demandant humblement pardon pour ses enfants. L'envoyé lui demanda seulement à combien se montait la fortune de ses enfants, et après l'avoir appris de la mère, il ajouta : " L'Empereur vous en rendra trois fois autant, c'est tout ce que je suis chargé de vous dire maintenant."

Et sans délai aucun, il ordonne que la sentence de l'Empereur soit mise à exécution. Une bande d'hommes armés environne la maison de Hamli, la réduit en cendres, la rase jusqu'au niveau de la terre, et fait élever à l'endroit où elle avait été bâtie, une colonne d'ignominie, sur laquelle il fait graver le récit du crime, qui avait été commis en cet endroit, et la vengeance exemplaire que l'on en avait tirée, comme un

avertissement pour tous ceux qui passaient et repassaient par ce chemin.

Les maisons bâties sur leurs terres eurent le même sort ; les moissons mêmes, qui couvraient leurs champs, devinrent la proie des flammes, de sorte qu'il n'y restait plus un seul brin d'herbe. L'envoyé impérial se rendit ensuite à la prison, et fit connaître aux deux coupables la sentence qui avait été portée contre eux ; c'était la mort par le feu.

La mère qui n'avait pas voulu abandonner ses enfants, entendant cela, tomba évanouie par terre. Malgré cela les deux enfants furent liés, pieds et poings, avec des cordes, et conduits vers la place de l'exécution à travers les rues de la ville, couvertes d'une foule immense remplie de terreur.

On était presque arrivé à la place de l'exécution, lorsque tout-à-coup un messenger arrive en grande hâte avec la nouvelle, que l'Empereur, à la prière des missionnaires, avait commué la peine de mort en celle de l'exil. La mère généreuse accompagna dans leur exil ses enfants, que le malheur avait rendus meilleurs, et elle eut la consolation de les gagner tous deux à Jésus-Christ. Après un bon nombre d'années, ils purent retourner avec leur mère à Pékin, mais jamais à Nankin, où la colonne d'ignominie continue à rappeler leur crime aux passants.

—000—

Une Reine convertie au Catholicisme.

Il se fait aujourd'hui en Angleterre, et il s'est fait depuis bon nombre d'années, des conver-

sions extraordinaires dans les hauts rangs de la société anglaise et parmi ceux de la société distinguée des autres pays de l'Europe.

Nos lecteurs ne savent peut-être pas que la mère de la Reine Victoria, la Duchesse de Kent, était une fervente catholique durant plusieurs années avant sa mort ; et cependant la chose en est ainsi !—Dernièrement, on annonçait, entre autres, la conversion d'un des hommes marquants de l'Angleterre, Lord Ripon. Il avait occupé les postes les plus élevés dans son pays, et ce qui plus est, il était le Grand Maître des Francmaçons de la Grande Bretagne ! Comme de raison, avant de faire son abjuration, il renonça bravement au poste honorifique qu'il occupait parmi les frères Maçons !

Qui le croirait ? On dit même que la fille unique du fameux Bismark de Prusse veut absolument devenir membre de notre sainte Eglise. N'est-il pas vrai que le bon Dieu est plus puissant que les hommes ?

Voici maintenant une autre conversion qui n'a pas dû inquiéter seulement un peu le Grand Chancelier de l'Empire Allemand du Nord. Il ne s'agit de rien moins que la conversion à la Religion de Pie IX d'une Reine !

Le 7 octobre en effet, tous les fils télégraphiques de l'Europe annonçaient partout que la Reine Marie, la Reine-Mère, de Bavière, était devenue Catholique !

La Reine Marie est une princesse Prussienne de naissance ; elle est la mère du Roi actuel de Bavière. Nous apprenons d'une feuille catholique de Munich, la capitale de la Bavière, que

Sa Majesté avait demeuré pendant plusieurs semaines, préalablement à cette date, à Elbingeralph, dans le Tyrol, et avait reçu du prêtre catholique de cet endroit ses dernières instructions sur les dogmes de la religion Catholique. Le 7 octobre elle fit sa confession publique de Foi Catholique, ayant une semaine auparavant, informé le Consistoire Protestant de Munich de sa retraite de la croyance protestante. Sa Majesté recevra le Sacrement de Confirmation de l'Evêque d'Angsburg, Hohenschangan, où la reine mère demeure, étant dans son diocèse.

C'est maintenant une question fort intéressante, de savoir quel sera pour l'évêque le résultat de la Confirmation de la Reine? Le 6e jour d'octobre, une journée avant que Sa Majesté fit son abjuration, la Cour du district de Posen condamna Mgr Janiszewski à six mois de prison, pour avoir confirmé quelques enfants. Bismark a maintenant une belle chance d'appliquer les lois ecclésiastiques à la famille de l'un des Rois de la Confédération Allemande.

Lorsque le Saint Père apprit la nouvelle de l'abjuration du protestantisme par la Reine mère de Bavière, il fit paraître une grande émotion. Fondant en larmes, il s'écria: " Mon Dieu, votre pauvre Vicaire est indigne d'une si grande consolation." Cette nouvelle nous a été donnée par quelqu'un qui a été lui-même le témoin oculaire de cette scène touchante au Vatican.

Sacre de Monseigneur Racine.

Le Sacre de Mgr. Antoine Racine, comme premier Evêque du nouveau Diocèse de Sherbrooke, a eu lieu Dimanche, le 18 du mois d'Octobre, à l'église de St. Jean, Québec, dont il avait été le Chapelain pendant plus de vingt années.

Toute la Rue St. Jean était ornée de drapeaux et d'étendards de toutes les formes, ainsi que de deux arcs de triomphe couverts de verdure. La cérémonie se fit avec toute la pompe et la magnificence qui distinguent le Pontifical Romain dans de pareilles circonstances. C'est Monseigneur l'Archevêque Taschereau qui dit la messe et fit le sacre, assisté des Evêques de St. Hyacinthe et de Rimouski. L'Evêque des Trois-Rivières prononça un fort éloquent discours sur l'Eglise Catholique et sur les devoirs de ses Pasteurs. Nos Seigneurs de Gratianopolis, de Bolina, et le Révérend Mgr. Duhamel, Evêque élu d'Ottawa, étaient présents, ainsi qu'un grand nombre de prêtres.

La musique fut habilement conduite par M. Gustave Gagnon, l'organiste, aidé par l'Union Musicale, le Septuor Haydn, la Bande de l'Eglise, et par plusieurs autres artistes distingués. Après la messe et durant le chant du *Te Deum*, Monseigneur Racine fit le tour de l'Eglise en donnant à ses paroissiens, sa dernière bénédiction. Le spacieux édifice était rempli d'une foule compacte.

Une adresse de remerciements fut lue dans l'Eglise à Mgr. Racine, qui y répondit au milieu

de ses propres larmes et de celles de la vaste foule présente.

Monseigneur Racine quitta Québec le lundi suivant, pour Sherbrooke par la voie de Montréal sur le vapeur *Abyssinian*. Un grand nombre de ses anciens paroissiens étaient rassemblés auprès du Palais Archiépiscopal, pour lui dire adieu, et le quai était littéralement encombré de monde pour être témoin de son départ. Le vapeur était magnifiquement décoré.

Monseigneur Racine fut reçu à Sherbrooke au milieu d'un vrai triomphe. Le *Te Deum* fut solennellement chanté par un chœur nombreux et bien exercé. Après un discours éloquent, prononcé par le Rév. M. O'Donnell, curé de St. Denis, en Anglais et en Français, eut lieu la touchante et imposante cérémonie de l'*Obédience* au nouvel Evêque, les membres du clergé se présentant deux à deux, s'agenouillant devant Sa Grandeur, et baisant son anneau pastoral, comme une marque de respect et de soumission à son autorité, puis, vinrent encore ici de magnifiques adresses et de magnifiques réponses.

En somme, on peut dire que le Sacre de Monseigneur Racine et les fêtes qui l'ont accompagné et suivi immédiatement, ont eu lieu partout au milieu d'un vrai triomphe des cœurs.

— 000 —

Le Sacre de Monseigneur Duhamel.

Quelques jours après le Sacre de Mgr. Racine, avait lieu celui de Mgr. Duhamel, comme suc-

cesseur de Mgr. Guigues, dernier et premier Evêque d'Outaouais. Ce nouveau Prélat est peut-être le plus jeune Evêque de l'Amérique : il n'a que 34 ans, et semble cependant, malgré son peu d'années, bien capable de porter une mitre avec la dignité qui lui convient.

Nous empruntons les détails qui suivent au *Nouveau-Monde* :

“ La grande cérémonie vient d'avoir lieu. Dès huit heures, la cathédrale commençait à se remplir et longtemps avant la cérémonie, il n'y avait plus moyen d'y entrer.

“ On porte à 5,000 le nombre des personnes présentes et à 10,000 celles qui ont dû s'en retourner sans pouvoir entrer. Pour sa part, le clergé avait plus de deux cents représentants venus de tous les points du pays et l'épiscopat était représenté par Nos Seigneurs Taschereau, Lynch, Laflèche, Fabre, Langevin, Wadams et Racine,

“ Le coup-d'œil qu'offrait le chœur avec ses splendides décorations était vraiment remarquable.

“ L'église avait été décorée avec un goût exquis et subi, sous l'intelligente direction de M. l'abbé De Bouillard, une restauration presque complète. Le maître autel était splendide, on y remarquait entre autre choses les écussons de l'évêque consécrateur, de l'élu et de ses deux assistants. Le trône de Mgr. Duhamel était élevé à gauche de l'autel, et portait les armes de l'évêque d'Outaouais avec la devise “*Trabe nos Virgo immaculata*.” Ces desseins et décorations

que tout le monde a admirés sont dûs à M. De-Bouillard. C'est Mgr. Taschereau, archevêque de Québec, qui fit la consécration ; il était accompagné de M. le grand vicaire Moreau, de Saint Hyacinthe, comme prêtre assistant, de M. Hamel recteur de l'Université Laval comme diacre d'honneur, du Rvd. P. Antoine, provincial des oblats comme sous-diacre d'honneur, de MM. Leclerc, chapelain du pénitencier de Saint Vincent de Paul et Boucher, curé de Clarence, comme diacre et sous-diacre d'office.

" L'élu était assisté de Nos. Seigneurs Laflèche et Fabre. M. Laliberté, de Québec, agissait comme prêtre notaire et premier cérémoniaire du consécrateur et M. DeBouillard de l'évêché d'Outaouais, comme second ; MM. Marois et Duhamel, ce dernier neveu de Monseigneur, comme premier et second cérémoniaires de l'élu.

" Mgr. Langevin, de Rimouski a fait le sermon en français ; Mgr. Walsh, de London qui devait faire le sermon en anglais, n'ayant pu venir à Ottawa, fut remplacé par le R. P. Moylan, du collège Sainte Marie, de Montréal.

" Les différents chœurs de la ville qui s'étaient réunis en un seul et sous la direction de l'organiste de la cathédrale, M. Gustave Smith, exécutèrent avec un succès remarquable la messe du second ton. Ce chant si grave et si solennel a produit une vive impression.

" Les cérémonies quoique longues ont été suivies avec un vif intérêt et un profond recueillement.

" Parmi les assistants, nous avons remarqué les Hons MM. Letellier et Scott qui représen-

taient le gouvernement fédéral. Après la consécration il y eut dans les salles de l'institut un grand banquet donné par Mgr. Duhamel au clergé venu à sa consécration. On y comptait 200 personnes.

“ Ce soir, le collège d'Ottawa, dont Mgr. Duhamel a été l'élève, lui donne un souper ainsi qu'à tout le clergé.

“ Voici maintenant la liste des dons qui ont été faits à Mgr. Duhamel. Un Missel par la paroisse Saint-Eugène, son ancienne paroisse ; une Mitre précieuse par le collège et la paroisse de Rigaud ; un anneau par le Révd. Chouinard ; un centuron par M. Chouinard et le curé d'Argenteuil ; un anneau par la famille Duhamel ; un calice par la maison Coutu, Villeneuve et Cie., de Montréal ; un rochet par les Sœurs du Bon Pasteur.

“ Les dons de la ville et du diocèse par comité d'organisation se composent d'un trône, deux mitres blanches, la croix et la chaîne, les sandales, bas et gants, chasuble blanche, soutane, mosette et rochet.”

— 000 —

La dernière espérance du monde.

Nous plaçons cette petite Gazette sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus. C'est notre intention de parler souvent de ce Cœur adorable, pour le bien de nos lecteurs, nous en somme persuadés.

De toutes les dévotions qui sont sorties, dans le cours des âges, du sol fertile de la foi et de

la piété catholique, la dévotion au Sacré-Cœur de Notre Maître Jésus-Christ est, par sa nature même, la plus élevée, la plus noble et la plus salutaire dans ses effets. La dévotion aux Saints est certainement bonne et louable ; la dévotion à la Mère de Dieu est encore meilleure et plus sublime ; mais la dévotion au Divin Fils de Marie, et à son cœur, qui a tant aimé les hommes, malgré leur ingratitude, qui a tant souffert pour leur rédemption, est indubitablement la meilleure, comme elle est la plus sublime de toutes.

Si les Saints peuvent nous aider et nous aident en effet par leurs prières ; si la Sainte Vierge peut, comme nous savons et sentons qu'elle le peut, nous obtenir des grâces et des faveurs insignes par sa puissante intercession, que ne pouvons-nous pas espérer du Sacré-Cœur de l'homme-Dieu, cette fournaise de charité divine, ce salut resplendissant, autour duquel gravite tout le vaste système de la grâce de la rédemption ?

Si nous ne plaçons notre espérance et notre confiance en ce Cœur, à la fois humain et divin, où les placerons-nous, où retournerons-nous ailleurs nos regards fatigués ? En dehors du Sacré Cœur de Jésus, dont l'amour seul a racheté le monde, il n'y a rien, absolument rien, pour les ardentes aspirations du cœur de l'homme, comme toutes les autres dévotions ne lui sont pour ainsi dire qu'accessoires.

La dévotion au Sacré Cœur n'est pas aussi nouvelle dans l'Eglise que quelques-uns semblent le supposer. Durant les siècles passés,

nous trouvons les saints brûlant d'amour pour ce Cœur Divin, et exprimant en parole d'un feu céleste l'ardente dévotion qu'ils nourrissent envers ce cœur adorable.

Pour ne rien dire des Saints des âges de martyre, nous trouvons, parmi les amants du Sacré Cœur, le grand St. Bernard, Ste. Catherine de Seine, la Bienheureuse Jeanne de Valois, St. François de Sales, Ste. Gertrude et sa sœur Ste. Mathilde, Ste. Thérèse, St. Louis de Gonzague, Ste. Marie Magdeleine de Pazzi, St. François de Rome, Ste. Alfonse de Lignon, St. Pierre d'Alcantara, la Bienheureuse Angèle de Foligno, la Vénérable Marie d'Agreda, et enfin, la Vénérable Marguerite Marie, l'apôtre par excellence de cette dévotion.

Et la sainte Eglise elle-même, la Mère et l'Institutrice des Saints, n'a-t-elle pas adopté et sanctionné la dévotion au Sacré-Cœur, comme une dévotion d'importance vitale au salut de ses enfants et à la régénération du Monde ? Si elle a pris son origine, d'abord, comme presque toutes les dévotions pratiquées par les Catholiques pieux, dans une révélation, privée, elle a été très à bonne heure adoptée par l'Eglise, le juge de toutes les révélations, le maître nommé par le ciel, et placée, pour ainsi dire, dans le sanctuaire le plus intime de son cœur, comme la reine et la perfection de toutes les dévotions. De toutes les manières possibles, elle en a encouragé et recommandé la pratique à tous ses enfants fidèles, reconnaissant dans cette dévotion le dernier moyen, donné par notre Divin Seigneur, pour régénérer et ranimer le monde dans sa triste et terrible décadence.

N'est-il pas étrange, et aussi pitoyable qu'étrange, qu'il s'en trouve encore parmi les Catholiques mêmes, qui élèvent leur voix ou se servent de leurs plumes contre cette dévotion, lorsqu'elle a fait déjà, et qu'elle est à faire tous les jours, des progrès constants, parmi les populations catholiques, se répandant graduellement de nation à nation, de climat à climat, avec une rapidité merveilleuse, qui nous fait voir que le doigt de Dieu est là, allumant partout la flamme de l'amour divin, et ranimant la foi défaillante parmi les hommes ?

Heureusement ce ne sont que de rares exceptions, mais en matière semblable il ne devrait y avoir aucune exception parmi les Catholiques. Les objections que l'on apporte contre cette dévotion ne sont pas de nature à édifier beaucoup les catholiques, qui naturellement se demandent quel motif un enfant de l'église peut avoir pour disputer sur un semblable sujet, et la réponse sera naturellement que l'orgueil humain de l'intelligence est au fond de toute la difficulté—pauvre orgueil insensé de l'esprit, le rocher contre lequel tant d'hommes, qui passaient pour éminents, sont néanmoins venus se briser misérablement la tête !

De telles chicanes rappellent péniblement à l'esprit une des paroles remarquables de Thomas à Kempis : " Que vous profite-t-il de disputer profondément sur la Trinité, si vous n'avez pas d'humilité, et si vous êtes ainsi désagréables à la Trinité ? " " J'aimerais mieux avoir de la componction, ajoute le même pieux auteur, que de savoir en donner la définition. Si vous saviez

par cœur la Bible toute entière, et les maximes de tous les philosophes, à quoi vous servira tout cela sans la charité et la grâce de Dieu ?”

Nous aimerions à demander à tous les écrivains catholiques, quelque place qu'ils occupent dans leur propre estime ou dans celle des autres, s'ils ne préféreraient pas, au moment où ils laisseront cette terre et apparaîtront en la présence visible du Juge Suprême, avoir été d'humbles, fidèles imitateurs de l'Eglise dans sa dévotion sans bornes au Sacré Cœur de ce Juge terrible, plutôt que d'avoir été de fiers et rebelles argumentateurs, placés parmi la petite minorité de ceux qui, se croyant plus sages et plus savants que l'Eglise elle-même, osent élever leurs voix contre cette dévotion si douce, si salutaire et si consolante.

Quant à nous, nous regardons la dévotion au Sacré Cœur comme la dernière grande espérance d'un monde, dont la dissolution finale est peut-être plus proche que beaucoup d'entre nous ne semblent le supposer, le dernier et le plus puissant lien d'amour, par lequel notre très aimable Sauveur cherche à attirer à lui-même les affections, le cœur desséché de sa créature—l'homme.

Rapprochons-nous donc le plus que nous pourrons du Cœur Sacré du Rédempteur des hommes, profitons de cette occasion favorable qu'il nous donne lui-même de nous unir intimement à lui, sûrs que nous ne pourrons manquer d'en tirer de riches fruits et pour nous, et pour nos familles, et pour le peuple si catholique dont nous avons le bonheur de faire part.

Comment on trouve les déserts de l'Arabie.

Nous avons promis à nos lecteurs dans notre petite préface, pour les exhorter à nous encourager et nous empêcher de faire naufrage, de leur raconter quelques histoires de voyages. Eh bien ! Nous allons tenir notre promesse. Nous vous parlerons aujourd'hui de notre traversée du Mont Sinaï, à travers l'Arabie Pétrée ou Rocheuse.

Nous étions donc partis sur un bateau à voile de la ville d'Alexandrie, dans l'année 1845, et après avoir vogué pendant plusieurs jours sur les eaux limpides du pittoresque Nil, à travers les paysages les plus magnifiques, nous étions enfin arrivés à la ville de Caire, la Capitale de l'Égypte. De là nous voulions nous rendre dans le Sud de la Terre Sainte, en passant par le Mont Sinaï, où les dix commandements de Dieu furent pour la première fois promulgués au milieu du tonnerre et des éclairs.

Mais un bien grand obstacle se présentait à la réalisation de nos vœux. A travers ce désert, pas de route battue, pas de chemin de fer pour nous aider à anéantir l'espace, pour ainsi dire, comme c'est le cas dans les pays d'Europe et d'Amérique surtout. Pas d'eau dans ces déserts que de grande distance en grande distance. Impossibilité conséquemment de se servir de la monture si commune dans la plupart des pays, c'est-à-dire du noble cheval. Heureusement que la Providence sait dans sa sagesse parer à tous les inconvénients. C'est pour cela qu'elle a donné le chameau et le dromadaire à l'homme.

Ces animaux, surtout lorsqu'ils ont été pendant quelques semaines dans d'assez gros pâturages, peuvent rester deux, trois et quelquefois, dit-on, quatre semaines sans boire, ou plutôt sans prendre de l'eau de l'extérieur.

Car à proprement parler, ils boivent bien tous les jours, mais à leur manière!

Ces déserts sont de vastes plaines, entrecoupées de Montagnes plus ou moins élevées. Pas de végétation, pas d'herbe, pas d'arbres, excepté autour des rares sources d'eau, que l'on y rencontre tous les 10 à 12 jours. Ces sources par leurs eaux donnent naissance aux petits oasis du désert, qui réjouissent si merveilleusement l'œil du voyageur, fatigué par la nudité des scènes, qu'il a continuellement eues devant la vue. Là il peut se reposer ordinairement à l'ombre de quelques palmiers, pendant que ses chameaux s'abreuvent et prennent des provisions qui auront à leur durer au moins 10 à 12 jours, avant qu'il leur soit donné de se délecter dans les eaux rafraîchissantes de la source la plus voisine! Et cependant chaque jour la marche se prolonge de 6 heures du matin jusqu'à peu près 6 heures de l'après-midi, sans arrêt, excepté pendant quelques instants au milieu du jour. Mais alors les chameaux conservent sur leur dos les lourds fardeaux, dont ils ont été chargés le matin au lever du soleil. Cet arrêt a pour but de fournir aux voyageurs la possibilité et le loisir de prendre un peu plus commodément, qu'ils le feraient dans la marche, quelque nourriture, ce que les anglais appellent un *lunch*. Les chameaux eux et les dromadaires cheminent ainsi

chargés, pendant toute la journée aux ardeurs d'un soleil assez brûlant, sans qu'il leur soit donné la moindre chose pour apaiser leur faim.

Les chameaux sont des bêtes vraiment remarquables. Ce sont des structures d'os et de peaux, presque sans chair aucune, mais capables de supporter de grandes fatigues. Ils sont la propriété des arabes, qui habitent en tribus les diverses portions de ces déserts, chaque tribu ayant son chef particulier et un territoire distinct de celui des autres tribus. Les Arabes, qui nous conduisaient, vivent sous des tentes dans les environs du Mont Sinai.

C'est à ces Arabes qu'il faut s'adresser pour avoir des guides à travers les sables de ces déserts. Voici comment on s'y prend pour faire facilement connaissance avec eux. Dans la ville d'où l'on veut partir pour entrer dans le désert, on va trouver le Consul de la nation à laquelle on appartient. Les Arabes, qui connaissent le temps où les voyageurs ont coutume de traverser le désert, se mettent en rapport avec le susdit Consul. De cette sorte on entre facilement en relation avec eux, et avec l'aide du Consul, un arrangement est bientôt conclu par écrit, contenant la promesse de nous mener sains et saufs à l'endroit où nous désirons nous rendre. Pour plus grande sécurité, ces Arabes sont obligés de rapporter au consul, à leur retour, un écrit des voyageurs, certifiant qu'ils ont rempli leurs devoirs avec toute la fidélité qu'ils avaient promis d'y apporter, avant le départ. S'ils ne reviennent munis d'un tel certificat, le Consul se gardera bien à l'avenir de les recom-

mander auprès d'autres voyageurs, qui désireront avoir des guides.

Cependant en général, quoique ces arabes du désert ne soient pas très scrupuleux au sujet de légers larcins, ils sont néanmoins très soigneux à protéger ceux qui sont une fois sous leur protection dans les choses aux moins essentielles. L'on sait combien sont sacrées parmi les Orientaux les lois de l'hospitalité. La sainteté de ces lois est telle qu'ils traiteront avec les plus grands égards leurs ennemis mêmes les plus acharnés, tant qu'ils sont sous la protection de leurs tentes, bien résolus cependant à leur flamber la cervelle, au moment même qu'ils ne seront plus censés être sous la sauvegarde des lois de l'hospitalité. Il en était ainsi avec nos arabes. Il n'y avait pas par conséquent de raison pour nous de les redouter beaucoup. D'ailleurs leurs intérêts les plus chers étaient pour eux un motif de nous bien traiter. Le peu d'argent qu'ils se procurent ainsi, en servant de guides aux voyageurs pendant l'hiver, leur fournit les moyens de se procurer la farine qui devra les nourrir en grande partie jusqu'au retour d'un autre hiver.

Ayant donc conclu notre marché avec un des chefs Arabes des tribus du Mont Sinaï, nous partîmes du Caire vers la fin de janvier 1845, de concert avec une dizaine de voyageurs, venus de différentes parties de la terre, mais tous désireux d'atteindre un même but, la ville sainte de Jérusalem.

Nous formions conséquemment une caravane assez considérable. Car il faut se rappeler qu'il

faut à chaque voyageur plusieurs chameaux et dromadaires, et de plus un homme pour chaque chameau et chaque dromadaire. Comme je le disais plus haut, il faut s'attendre à ne trouver d'eau, même pendant l'hiver, que tous les 10 à 12 jours. Il faut par conséquent apporter de l'eau avec soi. Voilà donc déjà une charge pour un chameau au moins. Il en est de même pour chaque voyageur. Cette eau, est placée dans des outres ou des peaux, que l'on dispose sur le dos du chameau, qui doit les porter. Quand le soleil n'est pas trop d'ardent, cette eau se conserve assez bien pendant 7, 8 à 9 jours. Quelquefois cependant il nous est arrivé d'avoir à étancher notre soif avec de l'eau, d'une odeur telle, qu'en d'autres circonstances nous nous serions bien certainement donné garde de l'appliquer à nos lèvres. De là la nécessité, pour parer à cet inconvénient, autant que faire se peut, d'avoir avec soi quelques douzaines de bon vin, de bon cognac, et d'autres articles de ce genre, qui avec une boîte de citrons et d'oranges, etc., etc., constituent facilement la charge d'un second chameau. Il y a ensuite du charbon à avoir pour préparer le dîner de chaque jour. Car le désert, à part ses montagnes tristement dépouillées et ses sables arides, ne renferment que quelques chétifs arbrisseaux, desséchés par les ardeurs du soleil. Ce charbon, avec quelques boîtes contenant des provisions de bouches et une grande cage remplie de poulets *vivants*, forment le contingent d'une troisième charge. J'ai dit des poulets *vivants*, autrement on comprend qu'ils auraient bientôt perdu leur frai-

cheur, à moins qu'ils n'eussent été saturés de sel, et rendus de cette façon fort désagréables au goût. De là la vie dans le poulailler qui nous accompagnait ; de là les cris joyeux du petit roi de cette singulière basse-cour, fidèle chaque matin à nous secouer des bras du sommeil, aux premières lueurs du soleil, et à charmer encore pendant la journée la monotonie de la route.

Puis viennent la tente, les matelats, couvre-pieds et oreillers, les malles, la petite batterie de cuisine; etc., etc., et nos aimables personnes, aussi, pour chacune desquelles en particulier il fallait un dromadaire ! Pour tout dire en un mot, quoique deux seulement de notre bande, il nous fallut louer 7 chameaux ou dromadaires et autant d'hommes à notre départ du Caire. Naturellement il en fut de même pour chaque compagnie individuelle ; de sorte que le nombre de chameaux composant notre caravane commune ne se montait pas à moins de 90 ; ajoutez à cela autant d'hommes pour le moins, et vous comprenez tout de suite qu'il y avait de quoi former un joli petit village.

C'est en effet ce qui avait lieu chaque jour. Aussitôt que le soleil était sur le point de disparaître sous l'horizon, la marche était interrompue. En un instant les chameaux étaient déchargés des lourds fardeaux qu'ils avaient portés toute la journée, on leur permettait alors d'errer dans les environs du campement pendant quelques instants seulement. Bientôt les tentes étaient dressées, de pittoresques tentes formées de toiles de couleurs variées, majestueusement surmontées du turban oriental ; pendant

que les uns en disposaient l'intérieur, y étendant le tapis, y plaçant la table à écrire et à manger dans un endroit convenable, ainsi que les lits, les autres s'empressaient d'allumer le feu pour préparer le repas principal de la journée.

Pour réussir plus facilement en ceci, des excréments de chameaux, en abondance dans cette partie du désert, étaient recueillis.

Ces excréments contenant une quantité assez considérable d'ammoniac étaient d'un grand secours pour donner plus facilement du feu.

Aussitôt que les feux avaient été allumés, les chameaux étaient rassemblés en cercles autour des feux de leurs maîtres respectifs ; après les avoir fait s'accroupir, on leur liait les pieds, de manière qu'ils ne pussent pas se lever pendant la nuit, et disparaître peut-être sans retour. Alors on suspendait autour de leurs longs cous, un sac de la grandeur de ceux dont on se sert ici en Canada, pour donner de l'avoine aux chevaux. Dans ces sacs on mettait des fèves, sèches et dures comme la pierre, à une hauteur de 3 à 4 pouces du fond du sac. Voilà toute la nourriture que ces animaux, si dociles et si courageux, recevaient pour le travail prolongé d'une longue journée ! Aussitôt on entendait au milieu de cette centaine de chameaux un bruit comme celui d'un tonnerre lointain. C'étaient le broiement des fèves sèches et dures sous leurs dents affamées. Et c'est alors, et alors seulement, que ces pauvres animaux buvaient, sans cependant qu'il y eût aucune source ou fontaine auprès d'eux, et sans que per-

sonne vint non plus leur présenter même une goutte d'eau. Voici comment la chose s'explique : ces chameaux ont 6 à 7 sacs ou poches intérieures, à part l'estomac proprement dit où se fait la digestion soit de l'eau soit des autres aliments qu'ils prennent. Quand ils rencontrent une source, ils ont bien soin de remplir tous ces réservoirs intérieurs, où l'eau se conserve probablement plus pure et plus fraîche que dans les outres, qu'ils portaient eux-mêmes et qui contenaient celles qui nous étaient destinées. Or, pendant qu'ils broyaient leurs fèves au milieu du tonnerre, dont nous venons de parler, ils soutiraient l'eau qui était dans les réservoirs, et la faisaient passer dans l'estomac, où elle devait être digérée. Et ceci était accompagné d'un bruit, répété sur tous les tons imaginables, que l'on pourrait exprimer par les caractères qui forment le mot : *glou, glou, glou !*

Lorsque les chameaux buvaient et mangeaient ainsi, nos Arabes, que poursuivait aussi la faim, après avoir réchauffé avec leurs feux les sables du désert, éloignaient les charbons ardents, pratiquaient une petite cavité dans le sol, et y appliquaient une pâte de farine qu'ils venaient de préparer à cet effet, et la recouvraient des sables brûlants qu'ils venaient d'éloigner pour un instant. En peu de moments, le pain sans levain était retiré du sable, et était distribué parmi ceux qui y avaient droit. Et nous voyons ainsi chaque soir se renouveler les repas patriarchals des siècles depuis longtemps écoulés, comme nous pouvons nous en convaincre en parcourant les descriptions qui nous en ont été laissées

dans les pages sacrées de l'Ancien Testament. En Orient, et surtout, parmi les habitants des déserts, rien ne change ni dans les mœurs ni dans les usages. Chaque homme ne recevait du biscuit, dont nous venons de parler, qu'un morceau à peine de la grandeur de sa main, et c'est tout ce qu'il prenait de nourriture pendant les 24 heures de chaque jour, de même que les chameaux n'avaient pour le même temps que la légère quantité de fèves à laquelle nous venons de faire allusion !

Les hommes néanmoins avaient marché toute la journée, à côté de leurs bêtes de somme, et les chameaux avaient gémi sous le poids de leurs lourds fardeaux pendant le même laps de temps ! quoiqu'il en soit, et les chameaux et leurs maîtres avaient l'air de se porter à merveille. Nous ne nous rappelons pas, pendant 34 jours que nous vécûmes ainsi dans le désert, avoir jamais entendu la moindre plainte sur les difficultés de la digestion ou sur les douleurs d'estomac ! A peine nos Arabes avaient-ils avalé leur léger morceau de pâte, qu'il se mettaient à raconter des histoires et des anecdotes, et riaient, comme des bienheureux, jusqu'à une heure très-avancée de la nuit ! Et le lendemain matin, ils étaient sur pied bien avant le lever du soleil, joyeux et alertes, autant que s'ils se fussent nourris d'oies ou de dindes pendant un mois auparavant.

Quant aux Messieurs de la civilisation, qui, au moins dans leur propre manière de voir, composaient la partie la plus intéressante de la caravane, voici comment ils se tiraient d'affaire :

Chaque bande de voyageurs avaient eu soin, à part les Arabes qui devaient leur servir de guides, de se munir d'un interprète et surtout d'un excellent cuisinier. Ce qu'avaient fait les autres, il nous fallut le faire aussi. Aussitôt que notre tente avait été dressée et disposée intérieurement, comme nous l'avons dit plus haut, notre cuisinier avait déjà eu le temps de nous préparer une tasse de vrai café oriental, avec lequel nous nous efforcions de tromper de notre mieux l'appétit vorace dont nous étions tourmentés. Puis il préparait le dîner, qu'il présentait bientôt après sur la table dans la tente. Le dîner pris, nous nous promenions dans les environs du charmant et pittoresque petit village pendant quelque temps, contemplant avec bonheur l'azur si pur du ciel d'Orient, en comparaison duquel notre ciel dans ses plus beaux moments n'est qu'une couleur pâle et terne, qui ne saurait être comparée avec la splendeur du firmament du désert. Et quelle pureté aussi dans l'air que nous respirions !

Notre exercice fini, et nos prières faites, nous étions en peu d'instants plongés dans le sommeil le plus profond, d'où les cris joyeux et bruyants de nos Arabes, mêlés à ceux du petit roitelet de notre basse-cour, pouvaient seuls nous secouer le lendemain matin.

Après avoir vécu ainsi pendant 34 jours de la vie des Patriarches des siècles passés, après avoir eu le bonheur dans nos courses, à travers ces vastes plaines de sables, de gravir le véritable Mont Sinai, où la loi fut certainement promulguée, il y a déjà bien des âges, nous atteigni-

mes enfin les campagnes de la Palestine Méridionale, et bientôt nous pûmes contempler de nos regards trois fois heureux Jérusalem, la ville Sainte, le but pour nous de tant de détours et de marches depuis notre départ, plus d'un an auparavant, des bords du grand fleuve Canadien.

Nous aurions encore une foule de détails intéressants sur le désert à ajouter à ceux que nous venons de donner. Mais nous devons arrêter ici. Cet article a déjà dépassé de bien loin les justes bornes, qui lui étaient assignées.

Nous promettons de reprendre prochainement cet entretien, pour le faire suivre plus tard encore, de faits qui ne seront pas d'une moindre intérêt, et qui, nous l'espérons, auront l'avantage d'une parure plus à la mode du temps ; il n'y aurait pas de mal en cela ! Le temps à notre disposition a été si limité qu'il a fallu pour cette fois du moins, sacrifier la forme au fond !

Nous reprendrons donc ces récits, mais à la condition indiquée plus haut : c'est que chacun de ceux à qui nous enverrons notre *petite gazette* n'ait pas l'audace de nous la renvoyer, mais la garde bien précieusement au sein de sa famille !! Ni les jeunes ni les vieux n'y trouveront rien qui puisse les offenser ; au contraire, ils y rencontreront plus d'une chose, qui pourra leur être utile. Ce n'est pas tout : ceci n'est que le préambule. Après avoir donné à la *petite gazette* le droit d'hospitalité, et engagé les voisins à faire de même, qu'on se rappelle bien qu'il ne faut pas permettre à notre *frère nacelle* de manquer de ce qu'il lui faut pour éviter les écueils, et faire un pénible et désagréable nau-

frage ! Nous voudrions avoir un équipage de 4 à 5 mille braves nautonniers pour le moins, au risque d'avoir à transforcer la *frêle nacelle* en un vaste et robuste navire ! ! Pour atteindre ce but, le plus tôt possible, que chacun s'empresse d'envoyer à notre adresse 50 centins plus 10 centins pour le postage, — somme assurément bien modique et personne à la fin de l'année ne s'apercevra qu'il en a été appauvri ! Et nous, nous aurons été sauvés du déshonneur d'avoir péri misérablement dans les flots ! !

— 000 —

Des miracles ! Y en a-t-il encore !

Qu'est-ce qu'un miracle ? Est-ce chose possible ? Y en a-t-il jamais eu de véritables ?

Pourquoi n'y en a-t-il plus ?

Telles sont les questions, qui se pressent dans la bouche des gens peu instruits, qui s'imaginent connaître la religion et l'ignorent complètement.

Répondons en deux mots à leurs questions et et prions le bon Dieu qu'il daigne rendre efficaces nos raisonnements.

1. *Un miracle est un fait extérieur et sensible qui surpasse évidemment les seules forces de la nature.* C'est un fait tellement au dessus de l'homme et de la créature, que toute conscience honnête est contrainte de se dire à elle-même : *Le doigt de Dieu est là.*

Le miracle est le moyen, dont Dieu se sert pour signaler sa présence et manifester extraordinairement son intervention au milieu des hommes

C'est la preuve irréfragable, à la portée de tous, de la divinité d'une doctrine. Un homme se dit envoyé de Dieu ; il enseigne que tout le monde doit croire à sa parole, que sa doctrine est véritable, et qu'elle vient du ciel. Quelque part qu'il se présente, on lui adressera aussitôt la question que les Juifs firent au divin Sauveur sur les bords du Lac de Tibériade : *Quels miracles faits, pour que nous ajoutions foi à ta parole ?*

Et si cet homme est vraiment envoyé de Dieu, à plus forte raison s'il est Dieu lui-même, comme était Jésus-Christ, il répondra par cet argument sans réplique : *“ Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent !..... Les miracles que je fais au nom de mon Père, rendent témoignage de moi..... Si vous ne voulez pas croire à mes seules paroles, croyez aux prodiges que j'opère, afin que vous reconnaissiez et que vous sachiez que le Père est en moi et que je suis en mon Père.”*

En un mot le *miracle* est le signe caractéristique, le sceau inviolable et inimitable que Dieu appose à sa parole, afin d'en empêcher la contrefaçon.

II. *Les miracles sont-ils possibles ?* Est-il nécessaire de répondre à une pareille question ? Elle se réduit à dire : Le bon Dieu est-il le Maître ? Et celui qui a établi les lois ordinaires de la nature, ne peut-il pas, pour faire du bien à ses enfants, arrêter momentanément les effets de ces mêmes lois ?

“ Cette question sérieusement traitée, serait impie, si elle n'était absurde, a dit un célèbre

incrédule, Jean Jacques Rousseau ; et ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement, que de le punir ; il suffirait de l'enfermer. Mais, aussi, quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles ?”

III. *Ya-t-il jamais eu de vrais miracles ?*—Oui, sans doute, puisque Jésus Crucifié, qui exige le renoncement à toutes les passions les plus chères, est adoré depuis dix-huit siècles d'un bout du monde à l'autre.

Vouloir expliquer le triomphe et la perpétuité du christianisme sans l'intervention de grands prodiges, évidents et nombreux, c'est ignorer la nature de la religion chrétienne, la nature de l'homme, l'histoire de l'une et de l'autre ; c'est un miracle d'ignorance et de déraison.

Pourrez-vous jamais croire, sans faire violence à la raison, que, lorsque le christianisme se présenta au monde, sortant du pied d'un infâme gibet, exigeant, comme il exige encore, le sacrifice des préjugés et des passions, le sacrifice de l'honneur mondain, des biens, de la liberté, de la vie ; pourrez-vous, dis-je, jamais croire qu'on ne demanda pas tout d'abord, à son auteur : “ *Prouve-nous que tu viens de Dieu, en faisant des œuvres que Dieu seul peut faire. Fais des miracles ; sans quoi nous ne croirons pas aux mystères étranges que tu annonces, nous ne pratiquerons point les dures préceptes que tu nous commandes.*”

Jésus-Christ a eu des martyrs, et quel nombre, grand Dieu ! Or, est-il possible, nous le demandons à votre bon sens, que des millions d'hommes, de tout âge, de toute condition, de tous

pays, aient voulu mourir de la mort la plus affreuse sans avoir demandé à cette religion, pour lesquelles ils s'immolaient, les preuves évidentes de sa divinité?

“ Mais il y a de faux miracles,” dira-t-on.—

Preuve certaine qu'il y en a eu de vrais. Il y a nécessairement de la monnaie de bon aloi, là où on cherche à en répandre de fausse. D'où vient que l'on fait de la fausse monnaie? C'est qu'on espère la faire passer pour véritable, si ce n'est parce qu'il en existe réellement une véritable, à laquelle la fausse cherche à ressembler? Ainsi les faux miracles n'ont pu être accrédités, que parce qu'ils ressemblaient aux véritables, et ils deviennent, par là même, le témoignage certain de la réalité de ceux-ci.

VI. *Pourquoi n'y a-t-il plus de miracles?*—La question est curieuse, car il y en a encore, et beaucoup. Si l'on était un peu plus instruit des choses religieuses, l'on saurait qu'à Rome, on canonise des Saints, de nos jours, comme dans tous les siècles passés. Or, on n'en canonise aucun sans un examen rigoureux, sans au moins CINQ MIRACLES opérés par son intercession. Devant la sévérité extraordinaire qui régit ces sortes de procès et la prudence si connue de Rome, qui osera dire qu'il n'y a plus de miracles?

Et comment pourrait-il en être autrement? Le Fils de l'homme n'a-t-il pas promis à ses apôtres et à leurs successeurs dans tous les âges, qu'ils feraient des miracles égaux aux siens et plus grands encore? Oui, il faut donc qu'il y ait encore des miracles dans la véritable église du Christ. Et l'histoire journalière nous apprend

qu'il ne se passe pas de jours, sans que la puissance de Dieu ne se manifeste d'une manière éclatante par des miracles irrécusables. Que de longues pages on pourrait remplir par le récit des prodiges qui s'opèrent presque tous les jours au Sanctuaire si fameux de Notre-Dame de Lourdes !

Sans aller si loin, que de merveilles opérées de nos jours, sur le continent Américain qui devraient nous remplir de confiance et de gratitude pour la puissance et la bonté divine, qui se sert de ces moyens pour nous faire comprendre qu'il y a quelque chose au-delà de la matière que nous foulons sous nos pieds !

Terminons cet article par le récit d'un fait extraordinaire, arrivé il y a 6 ou 7 ans, dans la grande ville du St. Louis de Missouri, fait éclatant qui a été connu de tous les habitants de cette très-populeuse cité, et dont le bruit, par le moyen des journaux catholiques et non catholiques aussi, s'est répandu dans les autres Etats de l'Union Américaine.

Un avocat riche et distingué dans sa profession, dont nous ne pouvons en ce moment nous rappeler le nom, quoiqu'universellement connu dans la ville de St. Louis, où il demeure, avait une petite fille de 10 à 12 ans, qui depuis le moment de sa naissance avait à peine joui d'un moment de santé. Elle avait dû garder le lit presque sans discontinuer. Cependant, depuis quelques mois, les choses avaient pris une tournure alarmante. L'enfant ne pouvait plus rien digérer, et, malgré les soins assidus des plus habiles médecins de la ville, il semblait que la petite fille était arrivée au terme de sa carrière.

sur cette terre de douleurs. La mère, cependant, ne put se persuader qu'il faudrait bientôt se séparer d'un enfant, pour le salut de laquelle elle aurait volontiers donné bien des fois sa propre vie. Après bien des neuvaines, faites en vain, pour obtenir le secours de plusieurs saints et surtout de la Reine de tous les saints, une pensée la frappe fortement. Cette dame avait fait quelques années auparavant son éducation à Paris, dans une maison, dont la Supérieure était la pieuse et sainte Madame Barras, fondatrice des Dames du Sacré Cœur. A l'époque, dont nous parlons, la vénérable fondatrice avait cessé d'exister, et déjà plusieurs guérisons extraordinaires avaient, disait-on, été opérées par son intercession. La mère de l'enfant malade, qui avait entendu parler de ces guérisons, fut soudainement frappée de la pensée que Madame Barras pourrait bien aussi guérir sa petite malade, si elle avait recours à son intercession. Cette première pensée se changea bientôt en une espèce de certitude.

Dans le Noviciat des Dames du Sacré Cœur, près de St. Louis, on garde précieusement une relique de Madame Barras. La mère de l'enfant le sait. Elle forme de suite le projet de se rendre au couvent des Dames, pour leur demander la faveur de leur prêter la précieuse relique. Elle s'en ouvre à son mari, mais elle ne reçoit de lui pour toute réponse que des paroles rien moins qu'encourageantes. Ah ! dit-il, nous avons fait ce que nous avons pu. A quoi bon te donner tant de trouble ? Après tout, que la volonté de Dieu se fasse sur notre pauvre enfant.

Ayant ainsi dissuadé son épouse d'entreprendre le voyage du couvent, il se rend lui-même à son Bureau, où des affaires très importantes rendaient sa présence nécessaire.

L'épouse, sans se décourager le moins du monde, aussitôt après le départ de son mari, dirige ses pas vers la demeure des Dames du Sacré Cœur. Elle demande à voir la Supérieure. Celle-ci se présente. Elle lui fait connaître l'objet de sa visite, et ajoute que si elle n'eût connu elle-même, personnellement, Madame Barras, jamais elle n'aurait osé la supplier de lui prêter, pendant quelques heures seulement, le précieux trésor qui fait un des plus beaux ornements de la maison.

La Supérieure ne put refuser à une ancienne élève de la fondatrice de son ordre la faveur qu'elle sollicitait avec tant d'ardeur.

De retour à sa demeure, la mère s'empresse d'appliquer à son enfant la relique qu'on lui avait confiée. Aussitôt l'enfant, après avoir éprouvé comme une révolution soudaine dans tout son être, veut se lever, et demande à sa mère de vouloir bien l'habiller, pour pouvoir aller prendre part aux jeux des autres enfants dont elle entendit les cris joyeux dans les environs de la maison. La mère, tout à la fois tremblante et ravie de joie, se rend enfin aux vœux de sa petite bien aimée. A peine habillée, elle demande de la nourriture. Après avoir pris un repas abondant, elle va s'unir à ses petites compagnes et prend part à leurs jeux avec autant d'activité et d'entrain qu'aucune d'entr'elles.

La petite fille était évidemment guérie ! Vers 3 ou 4 heures de l'après-midi, le père venait de

son bureau, et surpris de ne pas trouver l'enfant où il l'avait laissée le matin, appela de suite sa femme pour lui demander ce que cela voulait dire.

Ah ! répond la dame, viens, viens ici, puis le plaçant près d'une fenêtre, qui donnait sur l'endroit où s'amusaient les enfants, elle lui montre du doigt la petite malade du matin, maintenant forte et vigoureuse—parfaitement guérie !—La vois-tu là ! Eh bien, c'est madame Barras, qui l'a ramenée subitement à la santé, peu de temps après ton départ !

La nouvelle de cette guérison se répandit bientôt par toute la ville. Des lettres sans nombres furent adressées au père de l'enfant de la part de gens de toutes religions, sollicitant l'emprunt de la fameuse relique, de sorte que ne pouvant répondre à tous en particulier, il fit dans les journaux une réponse générale, leur disant que la relique ne lui appartenait pas, et leur indiquant l'endroit où ils pourraient la trouver.

Ce fait, ainsi qu'une foule d'autres prouvent donc que Dieu se plaît encore de nos jours, comme dans les siècles passés, à se rendre admirable dans ses saints.

—ooo—

On lit dans le *Progrès de Sherbrooke* de samedi :

« Dimanche dernier, Mgr. l'évêque de Sherbrooke a assisté à la grand'messe, qui a été très solennelle. Sa Grandeur était assistée au Trône par le Révd. M. Chas. de Beaumont, ancien curé

de l'Ange-Gardien, près de Québec, aujourd'hui retiré du ministère, et par le Révd. M. Dignan. Le Révd. Dufresne officiait, ayant pour diacre le Révd. Dupuy, de cette ville, et pour sous-diacre M. Olivier Chalifoux, ecclésiastique-diacre du Séminaire de Saint-Hyacinthe, maintenant attaché au Secrétariat de ce diocèse. Nous avons eu le plaisir d'entendre, à l'orgue, la belle voix de M. Samuel Bourgeois, de Saint-Hyacinthe. Après l'Évangile, Sa Grandeur est montée en chaire et a fait son sermon d'entrée comme premier pasteur de ce diocèse. Ce discours, sans apprêt mais rempli d'effusion et d'éloquence, a produit le meilleur effet. Monseigneur nous a parlé de la mission de l'évêque, qui n'a pour objet que le salut des âmes et le bien-être spirituel et temporel des ouailles confiées à ses soins. Il sait que son œuvre sera ardue dans ce nouveau diocèse, où tout est à organiser ; mais il est heureux de trouver le champ si bien préparé et il compte sur la bonne volonté, l'aide et l'appui de ses diocésains. Il fit aussi un appel chaleureux aux assistants en faveur de la concorde, de l'harmonie et de l'union au sein des populations confiées à sa garde. Il dit qu'il sera toujours heureux de donner ses conseils à ceux qui les rechercheront, et que tous peuvent s'approcher avec confiance : le pauvre comme le riche, le petit comme le grand, l'ignorant comme le savant ; tous trouveront en lui un ami et un père, car, comme le bon pasteur, il se doit avant tout à ses brebis. On sait combien il a dû lui en coûter de faire tous les sacrifices exigés, de lui depuis quelques temps ; cependant, il les a faits

avec joie pour la plus grande gloire de celui qui l'a envoyé au milieu de nous. Oui, dit-il; je me suis soumis, bien décidé de faire tout ce qui dépendrait de moi pour assurer le succès de mon importante mission, et jamais je n'aurais consenti à me charger du fardeau de l'épiscopat, si je n'eusse été déterminé à m'imposer tous les sacrifices, toutes les peines, tous les travaux qui me seront demandés. Animé du désir de vous être utile, je suis heureux de venir terminer ma carrière au milieu de vous, afin de travailler à l'accomplissement des vues de la Providence dans cette belle et importante partie de notre pays !

“ Sa Grandeur paya aussi un beau tribut d'éloges à M. le curé de la Congrégation, qui a consacré vingt-et-un ans de sa vie au bien et à l'avancement de cette ville et de ses cantons. En reconnaissance de ses services signalés, il l'a nommé son grand vicaire et curé d'office de sa cathédrale.

“ Par suite des nombreuses occupations de Sa Grandeur dans l'organisation qui reste à faire, il lui sera impossible de s'occuper activement du ministère. La desserte de la cure restera entre les mains de M. le curé et de M. le vicaire, dont le zèle est bien connu et digne de tout éloge.

“ Monseigneur offrit aussi ses plus sincères remerciements à tous ceux qui ont pris part à la belle réception qui lui a été faite lors de son arrivée ; aux Messieurs du clergé, aux dames de la Congrégation Notre-Dame, aux dames de Sherbrooke, aux membres du comité, aux sociétés-soeurs de St. Jean Baptiste et de St. Patrice

et aux citoyens en général, qui tous ont si cordialement reçu et acclamé le premier évêque de Sherbrooke. Il conservera toujours de ce beau jour le meilleur et le plus doux souvenir.

“ Nous allons oublier de dire que Sa Grandeur a dit qu'elle avait appris avec bonheur qu'il était question de bâtir ici un Hôpital, et qu'aussitôt que les terrains achetés dans ce but lui auraient été formellement remis, Elle aviserait au moyens à prendre pour mener cette excellente entreprise à bonne fin.

“ Nous apprenons avec plaisir que nos concitoyens d'origine irlandaise ont fort goûté la bonne volonté et la bonne grâce que met Sa Grandeur à leur adresser la parole dans leur propre langue. Aussi, dimanche, elle débuta par la lecture en anglais d'une belle adresse de remerciements à l'occasion de son arrivée et de sa réception.

“ Dans l'après-midi, un grand nombre de citoyens ont été offrir leurs hommages à Sa Grandeur, qui les reçut avec cette urbanité, cette politesse, cette affabilité, et, si l'on veut bien nous permettre de le dire, cet agréable sans gêne, qui font de notre évêque l'un des hommes les plus populaires et les plus aimables de notre époque.”

—000—

Notre Saint-Père, l'immortel Pie IX, continue à se porter à merveille.

Il y a quelques jours un gentilhomme reçut du Saint-Père l'honneur d'une audience spéciale et priée. C'était dans la soirée et dans les appartements mêmes de Sa Sainteté. Treize

années s'étaient écoulées depuis que le visiteur avait eu le bonheur de voir le Saint-Père.

“ Eh bien ! remarquez-vous beaucoup de changement en moi ? ” demanda le Pontife ?—

“ Très-peu, Saint-Père, si ce n'est que vous avez perdu quelques dents depuis que je vous ai vu la dernière fois ”, répondit le visiteur.—“ Ah, oui ! dit alors le Pape, je suis vieux maintenant. Je me lève chaque matin à cinq heures et demie, et je mets beaucoup de temps à m'habiller, car je ne suis plus aussi actif maintenant qu'autrefois, et je m'acquitte moi-même de ce travail sans le secours de personne.”

Et le Saint-Père continua à parler, donnant en détail les occupations nombreuses de chacune de ses journées.

Il ne se couche pas avant 11 $\frac{1}{2}$ du soir, comme il le disaient lui-même à son visiteur. Celui-ci, parlant de son entrevue, déclare qu'il est d'opinion que Sa Sainteté vivra bien encore vingt-cinq années.

L'autre jour deux messieurs anglais furent admis à une audience, et présentèrent à Sa Sainteté une somme de £10,000.

—ooo—

Noces d'or du Révd. M. Louis Poulin,

ANCIEN CURÉ DE ST. ISIDORE.

—

Jeudi, le 15 de ce mois, les paroissiens de St. Isidore, comté de Dorchester, célébraient la 50ième année de prêtrise de leur ancien curé, le Révd. M. Louis Poulin. Dès la veille, le mercredi-pas moins de 30 prêtres s'étaient rendus

chez le curé de la paroisse, le Rév. M. L.-A. Bourret, pour se trouver à l'illumination qui avait lieu ce jour-là, de 7 à 9 heures du soir.

A 7 heures, au son de la cloche de l'église, tout le village paraissait en feu, tant l'illumination était générale.

L'église elle-même était illuminée. Ses nombreuses fenêtres se prêtaient admirablement à la circonstance, par l'effet des mille et une lumières sur les transparents qui s'y trouvaient, avec les inscriptions suivantes : *Tu es sacerdos in æternum. Ego sum pastor bonus. Un seul troupeau, un seul pasteur. Je connais mes brebis et elles me connaissent. Honorez Dieu, et vénérez les prêtres. Saint Louis, bénissez-le. Souhait d'une longue vie. Vive notre ancien pasteur.* Au-dessus de la grande porte de l'église, se trouvait une croix de 12 pieds de haut, en transparents, parfaitement illuminée, surmontée de la tiare du pape, et portant de chaque côté les inscriptions : *Gloire au Très-Haut. Religion, patrie.*

Les trois arcs de triomphe préparés pour cette fête présentaient un aspect imposant, par les nombreuses lumières qui les décoraient.

Pendant l'illumination, de 7 à 9 heures, il y eut procession aux flambeaux. La bande du 9ème, sous l'habile direction de M. Vézina, était en tête. Pendant tout ce temps on lança de nombreuses fusées, des chandelles romaines, etc.

Le lendemain, les bons habitants de St. Isidore avaient à assister à une autre fête, toute religieuse cette fois, pour rendre à Dieu des actions de grâces et demander de nouvelles bénédictions pour leur ancien pasteur. De 5 à 9 heures, il y eut de nombreuses messes basses, après quoi les

joyeuses volées des cloches annoncèrent la messe solennelle.

Vers les 9 heures, il s'organisa une procession pour se rendre au-devant du Rév. M. Poulin, à sa demeure, qui est à environ 10 arpents de l'église. La procession défila comme suit : la bande du 9ième en tête, les enfants des écoles, qui portaient chacun un petit drapeau, une voiture portant le Rév. M. Bourret et M. Antoine Nadeau, laquelle était escortée par les miliciens volontaires de la paroisse; puis les nombreux paroissiens de St. Isidore environ 200 de la paroisse de St. Lambert : ces derniers étaient venus le matin, ayant un drapeau à chacune de leurs voitures, rendre un hommage solennel au vénérable fondateur de leur paroisse. Avant de reprendre la route de l'église, les habitants de St. Isidore, de St. Lambert et les enfants des écoles présentèrent des adresses au Rév. M. Poulin, qui y répondit avec beaucoup d'émotion et en termes tout paternels. Puis la procession se mit en marche, par une route améliorée pour la circonstance, garnie de nombreuses plantations et de trois arcs de triomphe d'un excellent goût ; quantité de drapeaux flottaient des principales habitations du village. L'entrée à l'église se fit par la grande porte. C'est alors que les décorations parurent dans toutes leurs beautés aux yeux de la foule joyeuse, dans ce temple saint où le héros de la fête faisait alors son entrée triomphante. Aussi le maître-autel était magnifique par toutes sortes de décorations du meilleur goût ; des banderoles de couleurs variées s'étendaient de la voûte à différents endroits de la nef et des chapelles latérales ; le

jubé était garni de draperies avec *mottos* ; les colonnes ornées de festons ; la chaire, le banc d'œuvre bordés d'oriflammes

Le Rév. M. Poulin officia lui-même. Il était assisté des Révs. M. Léon Rousseau, comme diacre, et Ludger Marceau, comme sous-diacre

Le sermon de circonstance fut donné par le grand-vicaire Mailloux. Le grand orateur prit pour texte : *La grandeur du sacerdoce, le respect dû aux prêtres* : son éloquence est si bien connue, qu'il n'est pas nécessaire de dire ici tout le mérite de son discours.

Après la messe, tous les membres du clergé se rendirent au presbytère, où un grand dîner leur avait été préparé. Pendant le repas, le révérend M. Bourret lut une lettre de Sa Grandeur l'Archevêque de Québec, exprimant le regret de ne pouvoir prendre part aux noces d'or du Rév. M. Poulin, par suite de ses occupations multipliées et pressantes, et de ne pouvoir même s'y faire représenter par aucun prêtre de son palais ; une autre, de Sa Grandeur Monseigneur de Rimouski, félicitant M. Poulin de son 50ème anniversaire ; et plusieurs autres, de différents prêtres de l'archidiocèse de Québec, à l'occasion de la fête du jour.

Maintenant, nous devons féliciter le révérend M. Poulin à l'occasion de ses noces d'or, et lui souhaiter de vivre encore bien des années au milieu de ses anciens paroissiens, qui tous l'aiment comme un véritable père.—(*Communiqué.*)